HAL
open science

Penser la psychothérapie du couple limite avec Didier Anzieu

Franck Rexand-Galais

To cite this version:

Franck Rexand-Galais. Penser la psychothérapie du couple limite avec Didier Anzieu. “ La famille aux différentes étapes de la vie ”, Jun 2018, Angers, France. hal-02558246

HAL Id: hal-02558246

https://hal.science/hal-02558246

Submitted on 29 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser la psychothérapie du couple limite avec Didier Anzieu[1][2].

Franck Rexand-Galais

En 1985, Didier Anzieu fixait la proportion d'états limites à « plus de la moitié de la clientèle psychanalytique » (Anzieu, 1985 a : 254). Le phénomène est bien connu et a donné naissance à une abondante production (Passard, 2012) : Depuis au moins quarante ans, les demandes de prises en charge psychothérapeutiques individuelles relèvent de plus en plus de problématiques limites, narcissiques ou existentielles (Bergeret, 2011). Cet état de fait a même progressivement contribué à modifier l'équilibre de l'épistémé clinique classique, tant d'un point de vue théorique que pratique, tout particulièrement à travers la prise en compte de plus en plus diversifiée des pathologies limites (Estellon, 2014).

Sans doute parce qu'elles ont de tout temps davantage convoqué la question existentielle autant que la dimension narcissique ou limite, les thérapies de couple paraissent être moins que les pratiques individuelles sous l'emprise de cette tendance doublement mutative. Des évolutions récentes ont bien été clairement relevées (Dupré La Tour, 2006), mais le signifiant « limite » notamment, celui qui nous retiendra par la suite, n'a pas dans le champ du couple l'impact prégnant qu'il a dans les élaborations centrées sur le sujet approché dans sa singularité. Signe de ce décalage : à de rares exceptions près, lorsque la question de l'état limite ou borderline s'invite dans le champ des thérapies conjugales et qu'elle est alors un objet de réflexion, sa présence n'est que partielle. Le plus souvent, c'est en effet simplement à l'aune d'une réflexion centrée sur les difficultés à aborder la technique thérapeutique lorsque l'un des deux participants est borderline (Bastien et Kalonji-Ditunga, 2012). Pourtant, force est de constater que nombre de récits des couples contemporains et de demandes associées peuvent être pleinement entendus en fonction de référents identiques à ceux mobilisés dans le cadre de la théorie individuelle. La présence en thérapie de couples doublement marqués par la question limite est d'ailleurs loin de constituer même une expérience rare et la question limite elle-même peut représenter un modèle permettant d'appréhender nombre de dysfonctionnements de couples.

Un bref parcours des productions cliniques dans le champ de la thérapie individuelle au cours

---

[1] . Communication donnée aux journées Famevi, Université d'Angers, 14 et 15 juin 2018.

[2] . Une version modifiée de cette communication a été publiée sur le titre «La scène de ménage : Clinique et psychothérapie du couple limite 30 ans après Didier Anzieu » (Franck Rexand-Galais. Ben Rejeb, Riadh. La scène de ménage : Clinique et psychothérapie du couple limite 30 ans après Didier Anzieu. in : Ben Rejeb, Riadh. *La scène dans tous ses états*. Académie tunisienne des sciences, des lettres et des arts Beït al-Hikma : Carthage [ISBN 978-9973-49-186-2], 2018. ⟨hal-02495123⟩).

des quatre dernières décennies permet de saisir certainement un des enjeux de cette tendance de la thérapie de couple à n'intégrer que partiellement ces différentes mutations : dans le champ de l'individuel, il a d'abord fallu dire les difficultés de la pratique à répondre à toutes les demandes, l'émergence de nouveaux référents théoriques pour remettre en cause l'édifice théorico-pratique (Green, 1999). Si l'on assiste aujourd'hui à une tendance partagée à la reconsidération d'une certaine orthodoxie - à des fins de progrès techniques et au terme d'une période qui s'est tout de même étendue sur plusieurs décennies - dans le champ de la prise en charge individuelle de la pathologie limite (Clarkin, Yeomans et Kernberg, 2006), sans doute les thérapies conjugales n'en sont historiquement pas encore tout à fait là. Nulle besoin d'une revue de littérature exhaustive sur le sujet pour le démontrer. Tout lecteur régulier des productions dans ce champ le sait : si ce n'est pas la seule, une de leurs caractéristiques est qu'elles restent souvent centrées sur une recherche technique de la contenance visant la tempérance face aux empiétements (verbaux et comportementaux), plutôt qu'une contenance à finalité interprétative lorsque le « débordement » s'invite dans le cadre de l'échange (Dubost, 2012). On sait pourtant que le recours à une posture contenante n'est pas des plus indiquée lorsque le patient limite vient attaquer les frontières de la thérapie et que, si un qualificatif peut s'appliquer au couple limite, c'est bien celui de « débordant ». Dès la première consultation, il est rare que ce couple – aujourd'hui si fréquent dans les cabinets et pourtant si peu décrit - ne se présente sur un mode d'outrance, qui le précède parfois même (au téléphone, à travers une esclandre devant la porte du cabinet …), venant faire éclater les règles d'une convenance que chacun des membres connaît pourtant parfaitement et venant donner à voir et à entendre cette modalité relationnelle dont Didier Anzieu, le premier, s'est saisi en psychanalyse : la « scène de ménage » (Anzieu, 1986 b). Cette scène si particulière a été peu reprise ensuite comme objet psychanalytique. Dans l'œuvre de D. Anzieu lui-même, peu de références lui ont été faites. Il faut dire que ce texte s'inscrit dans un temps spécifique de son œuvre et dans un contexte qui prend peu en considération la question du négatif au profit de la question de la haine. Reprendre les apports de D. Anzieu à la question de la scène de ménage en les mettant au travail à la double lumière du travail du négatif et de l'attachement au négatif tout en les appréhendant dans le champ de la psychopathologie du couple limite permet d'explorer la question limite dans le champ du couple et d'en penser les indications thérapeutiques.

Une scène limite

La sonnette de la porte de mon cabinet, et non la sonnette moins stridente qui m'indique une présence à la porte du hall d'entrée de la résidence où je pratique, retentit. Je lève les yeux de mon livre et, ayant vaguement la sensation qu'il est trop tôt, cherche un cadran pour m'indiquer l'heure exacte. A l'évidence, « ils » sont en avance et « ils » sont directement allés à ma porte, sans avoir sonné préalablement à celle du hall. Quelqu'un leur a certainement ouvert … Ce n'est pas vraiment un usage répandu chez mes voisins depuis 20 ans, mais cela arrive parfois. Je me rends donc à la porte d'entrée que j'ouvre. Ce ne sont pas les patients attendus, mais ma voisine du dessus. Cela fait sans doute plus de 15 ans qu'elle n'a pas sonné à cette porte. A cette époque et sur une assez longue période, une patiente hystérique avait hurlé à presque chaque séance quelques longues minutes en mettant en scène un viol et cette voisine était simplement venue me demander, un jour, si « la personne » allait également avoir des consultations durant les vacances scolaires, car elle devrait alors s'arranger. Elle recevait en effet ses petits-enfants au cours de cette période. Devant ma gêne et anticipant sur ma recherche un peu douloureuse de justificatifs, elle avait simplement ajouté : « *Il n'y a pas de problème. Je comprends tout cela. J'ai été magistrate et j'ai vu et entendu beaucoup de choses. S'il vous plaît cependant, soignez-là* ». Quinze années plus tard, nous nous regardons quelques instants en silence au moment où j'ouvre ma porte, sans doute avec ce souvenir que nous partageons. Soudain, une sorte de clameurs m'attire en dehors de notre relation. Je crois alors comprendre les raisons de cette venue : il se passe quelque chose dehors. « *C'est encore eux. Ce sont vos plus bruyants, vous savez. Cette fois, ils se sont tapés dessus. Enfin, elle l'a frappé. Il faut faire quelque chose. C'est effrayant en public, comme cela* », me dit-elle en s'éloignant. « Ils », nous les appellerons désormais Monsieur et Madame Bordier étaient la cause de ce que je croyais être un inhabituel remue-ménage. Clarisse et Paul Bordier attendaient donc l'heure pour sonner en s'invectivant devant les fenêtres voisines. Rompant avec leur esclandre, ils sonnèrent précisément au moment où je me rendis compte que la venue de ma voisine m'avait conduit à me poster inhabituellement sur le seuil de ma porte. Ce fut debout à cette limite que je les invitais à rentrer en prononçant une phrase qui s'imposa à moi : «*je vois que vous avez commencé sans moi. Il me semble que le mieux pour les voisins comme pour tout le monde est que nous discutions de tout cela à l'intérieur* ». L'un et l'autre rentrèrent … en souriant.

D'une scène à l'autre

Les visites touristiques des ruines grecques autant que la lecture des livres d'étymologie renseignent sur le déplacement qu'a connu la notion de scène. « Σκηνὴ » grec, « skènè », devenu « scena » en latin, désigne à l'origine une sorte de « tente », puis une « construction en bois couverte ». Chez les grecs anciens, la « skènè » était ainsi en termes de représentation théâtrale ce que l'on qualifie aujourd'hui comme le fond de scène et les coulisses. Elle comportait trois portes donnant sur le « proskènion », à savoir le plus souvent une estrade devant (= "pro") la « skènè ». Le « proskènion » était le seul lieu du « logéion », c'est-à-dire le « lieu où on parle » et donc ce que l'on désigne désormais comme la « scène ». C'est sur la fond de la « skènè » qu'étaient accrochés les décors. C'est seulement à l'époque romaine que la « scena » est devenue l'espace où évoluent les acteurs (Moretti, 2001). Ce déplacement n'est pas anodin : Toute scène relève d'un déplacement.

A l'époque de la décadence romaine, la « scena » a progressivement revêtu un autre sens et désigné alors une division à l'intérieur d'un acte délimité par les entrées et sorties des acteurs. Le *Dictionnaire de la langue française* de Littré (1873-77) nous apprend que mot apparaît sous ce double sens dans la langue française aux alentours de 1550. Ce n'est qu'un siècle plus tard qu'il va se mettre à qualifier un « emportement », « une esclandre » (1672). Il faut attendre encore un autre siècle pour que « faire une scène à quelqu'un » soit attesté (1782) et encore la fin du dix-neuvième pour que la notion de « scène de ménage » entre dans le *Larousse* (1875). A cette époque, le vaudeville contribue largement à la banalisation sur la scène théâtrale d'emportements au sein de couples bourgeois, souvent en présence de tiers (plutôt impassibles), sur fond d'intrigues et de dissimulations. Les scènes de ménage dans le théâtre de Feydau ou celui de Courteline en deviennent alors les exemples les plus flamboyants et viennent rappeler combien le logéion est capital au sein de la scène de ménage. Cette dimension essentielle, le sociologue Pierre Sansot n'a pas manqué de la souligner non pas à propos des bourgeois de Courteline, mais des « gens de peu » (Sansot, 1991), bien après les vues éclairantes et davantage situées sur l'interaction proposées par E. Goffman (1959). Dès 1986, Pierre Sansot a notamment insisté sur l'importance du donner-à-entendre retentissant associé à la scène de ménage. Ce que Pierre Sansot a pu également apporter est que la scène de ménage, dans sa dimension physique et verbale, a plus ou moins progressivement cédé la place à « *un réexamen des difficultés conjugales ou à des affrontements plus sophistiqués* dans lesquels la violence physique et verbale importe moins » (1986 : 299). Sans doute la consultation conjugale elle-même s'inscrit-elle en tant que scène dans ce nouveau mouvement de déplacement.De ce que j'avais pu entendre et voir ce jour-là et de ce que je connaissais déjà des scènes communes du couple Bordier qui me les

avait rapportées, il y avait chez eux, tant dans l'outrance de leurs gestes que de leurs paroles, un air renouant avec l'état de démesure dépeint par Sansot. Cet air les éloignait des emportements des couples plus policés, dont ils ne tutoyaient plus les formes de la scène de ménage que lorsque la crise atteint chez ces derniers son paroxysme. L'exubérance ne s'exprime d'ailleurs que très peu en cabinet lorsque la pathologie limite n'est pas au rendez-vous et que la posture contenante expose alors au plein jour son peu d'ajustement à la situation borderline.

En relisant Didier Anzieu : la scène de ménage et la haine

Publiés tous les deux en 1986, peu de temps après le *Moi peau* (1985 a) et prolongeant l'exploration contenue dans l'« Illusion groupale » (1985 b), « La scène de ménage » (1986 a) est un court article de Didier Anzieu qui en annonce un autre qui lui est quasiment contemporain : « Introduction à l'étude des fonctions du moi-peau dans le couple » (1986 b).

Les deux textes de 1986 constituent sous certains aspects une variation sur le même thème, notamment lorsqu'il s'agit d'aborder la question de l'avenir de la désillusion dans le couple au regard de l'illusion initiale ; cette illusion qui se définit d'abord dans la croyance symétrique, duelle ou gémellaire que le partenaire est « *une réincarnation de l'objet primordial* » (1986 b : 203), cet objet qui a paré à l' « Hilflosigkeit » freudienne, à l'état de « désaide » initiale du sujet. Une illusion qui se définit ensuite dans la croyance que le partenaire a le désir d'être cet objet. Cette illusion est portée par le fantasme de l'enveloppe psychique unique pour deux peaux ou encore par le fantasme d'une symétrie spéculaire par rapport à une peau unique et partagée.

Sous d'autres aspects, ces deux textes sont tout à fait distincts. L' « Introduction à l'étude des fonction du Moi-peau dans le couple » a fait l'objet de nombreux commentaires (Sommantico, 2008). Cet article est même souvent appréhendé comme un outil technique de repérage des dysfonctionnements à partir des atteintes des fonctions du Moi-peau. Pourtant fréquemment cité, le texte sur la scène de ménage est moins souvent l'objet de références de détails ou mis en perspectives avec d'autres textes de D. Anzieu. S'il est clairement moins abouti du point de vue fonctionnel et qu'il ne vise d'ailleurs pas un objectif « pratique », ce n'est certainement pas ce seul élément qui peut expliquer le faible nombre des écrits s'y référant. C'est sans doute davantage parce que le texte qui fera de la scène de ménage « *une des cérémonies relevant des religions du mal* » (1986 b : 209) s'inscrit dans une perspective où la clinique rejoint la poétique. Ce qui n'est pas toujours accepté à une époque qui veut imposer à la clinique des critères dits de scientificité. Ce n'est pourtant pas tout. Il y a une

autre raison qui explique le moindre recours à ce texte. Nous reviendrons sur ce point.

Pour Didier Anzieu, la scène de ménage « *se nourrit, et s'exacerbe d'interprétations jetées à la figure, de silences entendus comme méprisants, d'une escalade verbale qui finit par prendre une forme de délire à deux. Elle représente la caricature ou la perversion d'une séance d'analyse* » (1986 b : 202). Elle s'inscrit donc très clairement dans une dimension pathologique et s'apparente à un état soudain de régression psychotique à deux, même si elle ne peut être résumée à cela en tant qu'expérience. Le modèle du rêve offre d'ailleurs la possibilité d'en comprendre le fonctionnement : il existe des conditions déclenchantes (des reproches le plus souvent) servant de points d'accroche à des associations verbales renvoyant à deux types de contenus latents. Il y a en premier lieu des désirs vécus comme interdits ou refusés par l'autre. Ce sont ensuite, et de notre point de vue c'est là la catégorie la plus intéressante (car inscrivant la scène dans une perspective « limite » qui n'est cependant pas envisagée directement dans ce texte), « *des états, mal figurables en rêve, de vacillation des frontières du Moi et du Soi et perte de certains repères fondamentaux, la scène de ménage est un appel au secours latent adressé au partenaire sous couvert d'un discours manifeste exprimant reproches, ressentiment, rancune* » (1986 b : 203). Pour comprendre le fondement des reproches adressés à l'autre, prolongeant d'une certaine façon pour le pire et le meilleur les trois textes de Freud regroupés en 1918 sous le nom « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », D. Anzieu énumère une liste se voulant non exhaustive des besoins au sein du couple. La liste débute par « *chacun a un besoin constant de la présence physique de l'autre, ou, à défaut, de ses lettres, de ses coups de téléphone* » (1986 b : 204) et se termine par « *le clivage pulsionnel concentre la quasi-totalité de l'investissement libidinal de chacun sur leur couple et projette l'agressivité dans la réalité extérieure* » (Idem). Ce sont bien évidemment les diverses absences de satisfaction de ces besoins qui sont les sources de reproches et qui nourrissent la scène. De ce point de vue, cette dernière n'est rien d'autre qu'un des quatre destins de la désillusion que doit vivre tout couple ; les trois autres destins étant 1) la rupture consécutive à l'attribution à l'autre de la responsabilité dans la désillusion, 2) le fait de revivre la fascination amoureuse à l'égard d'un tiers et 3) la transformation de l'espace imaginaire du couple réorganisatrice des rapports en interne et avec l'extérieur.

L'instauration de la scène de ménage comme mode habituel de relations intra-couples s'apparente donc à l'un des destins de la désillusion au sein d'un ménage qui n'envisage pas la séparation ou qui se sent incapable encore de la supporter. Pour D. Anzieu, la modalité de mise en scène de ce destin est tout d'abord le huis-clos qui va exacerber l'hostilité désormais « *détournée du monde extérieur et retournée sur le couple* » (1986 b : 206). La haine devient

alors le ferment liant, « *l'amour de l'autre est remplacé par l'amour de cette haine* » (Idem.). Il faut en outre une complémentarité « névrotique » entre les deux partenaires dont les spécificités vont nourrir la scène. Du point de vue de Moi-peau, le couple suivant le destin de la scène est ainsi caractérisé : « *L'enveloppe pare-excitation à double paroi reste globale et rigide mais sa face interne devient plus importante que sa face externe : non seulement elle empêche les partenaires de se séparer, mais elle maintient à l'intérieur l'excitation endogène sans que celle-ci puisse trouver une voie de décharge dans la réalité extérieure* » (1986 b : 207). Demeure donc inaltérée la peau commune imaginaire qui sert de surface d'inscription aux contenus psychiques identiques et partagés. Contrairement au couple amoureux, le couple ayant fait son entrée en scène de ménage vit, en lieu et place de l'amour, l'exaltation haineuse partagée avec l'autre. Avec la question de la haine, le texte sur la scène de ménage trouve un point de développement central qui prend ensuite une place capitale dans l'élaboration. Rien d'étonnant à cela. Car si les lecteurs des différentes rééditions de ce texte peuvent passer à côté de ce fait, cette contribution est en réalité issue de la livraison 33 de la *Nouvelle revue de psychanalyse*, un numéro intitulé « L'amour de la haine ». Dans une reprise des avancées de P. Aulagnier et M. Enriquez, la haine y est envisagée par Didier Anzieu comme contribuant à restituer le sentiment d'existence au « *Moi menacé par l'étrangeté, le retrait, la dépersonnalisation* » (1986 b : 207). Au cours de ce qui devient donc dès lors une contribution à la psychologie de la vie haineuse, la haine se voit attribuer une fonction à la fois inverse et symétrique à celle de l'amour : l'idéalisation amoureuse est remplacée par la persécution. De même, le verbe vient à la place du visuel de l'amour narcissique. Poussant l'analogie avec le modèle du rêve initiée en ouverture du texte, la scène de ménage trouve alors peu à peu à se formuler de la façon suivante, qui n'est plus tout à fait de l'ordre de la haine : elle « *correspond à un rêve d'angoisse éveillé et partagé, au rappel volontaire et provocateur de la détresse pour se protéger de l'objet qui n'en protège plus suffisamment* » (1986 b : 208) survenant chez des sujets mutuellement aliénés et maintenus dans l'espoir d'être « le thérapeute » de l'autre. En quoi la scène n'est-elle donc pas qu'un délire ? Renouant avec la haine dans son explication, Didier Anzieu la positionne comme une expérience, « *une des cérémonies relevant des religions du mal* » (1986 b : 209), anéantissant de façon radicale l'idée de bonheur, portant haut les thèmes du sacrifice et de la victime sans pour autant les consommer afin que le rite puisse de nouveau se répéter.

S'achevant donc comme une contribution à la psychologie de la haine dans le couple, le texte de Didier Anzieu trouve certainement ses limites dans ce positionnement, quand bien même une lecture attentive peut identifier la voie non poursuivie de la question de la limite comme

modèle explicatif et si l'analogie avec le rêve d'angoisse éveillé et son lien à la détresse paraît, là aussi, ouvrir le texte sur une autre piste. La scène de ménage, même dans ses formes les plus paroxysmiques et même chez les couples pour qui elle est un destin face à la chute de l'illusion, ne peut être considérée dans ce seul rabattement sur la haine. Ce qui est désigné à travers la notion de haine pourrait être même requalifié. Différentes descriptions de Heinz Kohut (1972) des manifestations de la « rage narcissique » ne sont en effet pas sans proximité. Et, si c'était bien de haine dont il s'agirait, celle-ci n'est pas systématiquement présente chez tous nos couples de patients en situation de scène. Pour la plupart, elle n'est pas davantage une expérience mystique ou en lien avec le grandiose. Entre clinique et sociologie, une autre très belle exploration de la scène de ménage, contemporaine de celle de Didier Anzieu, conduite par François Flahault (1987) l'atteste d'ailleurs. Si la haine est parfois présente, si le grandiose et une expérience mystique peuvent également imposer de temps à autres leur présence, ils n'en sont pas moins le plus souvent absents au profit de ce que l'on pourrait désigner comme une médiocrité commune du reproche et de l'échange parée de codes souvent viriles et vulgaires. C'est à notre sens ce rabattement sur la haine qui est la cause du peu de références faits à ce texte de 1986. Quelque chose ne va pas dans la théorie et dans cette approche de la scène de ménage.

De la haine au travail du négatif

Pour comprendre ce qui fait défaut dans cet article de 1986, il faut considérer qu'à cette époque la théorisation sur le négatif - certes présente au moins depuis 1975 avec les élaborations sur le transfert paradoxal et la réaction thérapeutique négative (D. Anzieu, 1975) - reste parcellaire. Le texte qui, d'une certaine façon, va contribuer à lui donner toute sa place est plus tardif. Il s'agit de « L'attachement au négatif » (D. Anzieu, 1990). Ce texte, qui en annonce d'autres, établit la possible « *alliance de la pulsion d'attachement à la pulsion d'auto-destruction* » (1990 : 107) sous l'effet du manque de l'une ou de plusieurs conditions de l'attachement, telles qu'elles avaient été décrites par John Bowlby. Il indique le résultat de cette défaillance dans l'attachement : « *une pathologie du type état limite avec les marques de l'attachement au négatif* » (1990 : 108). Ce texte permet de revisiter les positions de Didier Anzieu contenues dans « La Scène de ménage » et de leur conférer un nouveau fondement, telles les positions concernant l'enveloppe pare-excitation à double paroi restant rigide avec une face interne devenant plus importante que la face externe, empêchant les partenaires de se séparer et bloquant à l'intérieur la liquidation de l'excitation endogène. C'est bien l'expérience de l'attachement négatif qui permet d'expliquer non seulement le déficit de

différenciation entre l'objet et le sujet mais aussi l'existence d'un lien symbiotique adhésif à l'objet maternant et maltraitant. C'est aussi cette expérience qui fait privilégier la confrontation plutôt que l'indifférence. D'un point de vue topologique, le travail autour du négatif permet aussi de penser différemment les enjeux au niveau du Moi-peau : avec le négatif, « *la surface d'inscription du moi fait l'objet de tentative répétée d'effacement, tandis que la surface qui reçoit et filtre l'excitation accapare l'énergie psychique* » (1990 : 110).

Et la question limite ?

Cette introduction des effets de l'attachement négatif n'est pas sans faire écho à un autre texte, pourtant antérieur au travail sur la scène de ménage où, apportant son point de vue à l'opposition entre H. Kohut et O. Kernberg quant à la différence entre état-limite et pathologie du narcissisme, D. Anzieu thématise une opposition claire. Il s'agit bien évidemment du *Moi-peau* (1985 a) et particulièrement de son chapitre 9 : « Altérations de la structure du Moi-peau chez les personnalités narcissiques et les états limites » qui paraît ici oublié dans la réflexion sur la scène de ménage.

Contrairement au Moi-peau du sujet « normal », le patient narcissique connaît une extension des limites du Moi-peau qui entoure, en principe, seulement partiellement l'appareil psychique. De même, l'écart flottant entre interne et externe est chez lui réduit. Il a besoin de se suffire de sa propre enveloppe, de ne pas garder avec autrui une peau commune qui marque de sa dépendance : à cet effet, il cherche à abolir l'écart entre face interne et face externe du Moi-peau, renforçant et solidifiant son enveloppe. Dans le même temps, le sujet « *double extérieurement ce Moi-peau personnel ainsi cimenté, d'une peau maternelle symbolique* » (1985 a : 123), idéale et lui fournissant l'illusion de l'invulnérabilité.

Chez les patients limites, en revanche, c'est la structure d'ensemble du Moi-peau qui est altérée : « *Les deux faces du Moi-peau n'en font qu'une, mais cette face unique est tordue à la manière de l'anneau décrit par le mathématicien Moebius et auquel Lacan a le premier comparé le Moi* » (1985 a : 124). De là, découlent les troubles de la distinction entre ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors, la diminution de la production fantasmatique et la difficulté de contenir les affects qui migrent du centre vers la périphérie « *où, devenus inconscients, ils s'enkystent et se fragmentent en morceaux de Soi caché dont le retour disruptif à la conscience est redouté comme une apparition de revenants* » (1985 a : 125). Les affects – « détresse, violence, haine » - déplacés à la périphérie laissent ainsi le centre vide et le sujet en proie à des angoisses de vide pour peu qu'il ne soit pas parvenu à développer une quelconque suppléance (objet imaginaire, idéal …).

De la scène du couple limite à l'expérience limite de la scène de ménage

Le rabattement sur la haine produit par D. Anzieu dans la « Scène de ménage » trouve à la fois sa limite et sa justification dans la lecture des renvois, plus tardifs, à l'attachement au négatif et, plus précoces, à la question limite. Il trouve son justificatif en ce sens que, sans doute, les crises les plus terribles sont en effet celles éprouvées par les couples qui sont marqués par un double attachement au négatif et relevant de la problématique limite. Il trouve ces limites en ce sens que la haine n'est pour les couples limites eux-mêmes que l'une des modalités de l'expérience de la scène. Les autres modalités étant précisément la détresse (et la souffrance associée liée au vide) ainsi que la violence (portée sur les objets ou sur soi) que François Flahault (1987) a si bien décrites et dont les couples limites nous rapportent régulièrement le caractère protéiforme des manifestations : scarifications, destructions de mobiliers, agressions contre les animaux familiers … De même, l'expérience de la scène de ménage limite n'est, pour le plus commun des couples et lorsque la mise en scène sociale ne s'invite pas dans la partie, qu'à appréhender en première explication sous la forme d'une décompensation transitoire commune.

Revenons aux Bordier. Les Bordier ont donc tous les deux une structure-limite. Ils présentent le fonctionnement fréquemment relevé par les différents auteurs qui en ont traité (Chaine et Guelfi, 1999) : la fragilité du Moi dans ses capacités d'intégration avec son cortège de corrélats comme le manque de contrôle pulsionnel et de différenciation entre soi et l'objet, l'utilisation de défense spécifiques au plus proche du fonctionnement psychotique (principalement : clivage, idéalisation primitive, identification projective et déni) et une qualité de l'épreuve de réalité se rapprochant de celle de la structure névrotique. Lorsqu'ils racontent leur rencontre, c'est sous la forme d'un coup de foudre mutuel. Brutalement, pour ces deux êtres, tout va mieux. C'en est fini des addictions contra-dépressives qui furent longtemps une condition de l'équilibre, de l'investissement d'une sexualité hors limites (tout particulièrement en ce qui concernait Clarisse), du mensonge et du sentiment d'imposture qui réglait le rapport au monde (plutôt une caractéristique de Paul) ... Leur rencontre, l'un et l'autre s'accordent sur ce point, « *est d'abord une belle rencontre physique* ». Selon une expression qu'ils emploient régulièrement, à propos de ces premiers temps, « *ils se font du bien au corps* ». Au bout de quelques semaines, Clarisse est enceinte. C'est à ce moment-là que leur histoire va commencer à mal tourner. Clarisse se sent seule et très triste, alors qu'elle se dit qu'elle devrait être heureuse. Elle a peur de faire une dépression. Elle en présente d'ailleurs les signes. Elle s'inquiète d'autant plus que Paul est accaparé par son travail et la

soutient peu ; Paul est alors très angoissé. Au cours des consultations, tous deux relatent comment à ce moment-là des crises ont commencé, tout d'abord modérées puis verbalement violentes. C'est à ce moment-là également que leur histoire va clairement devenir une affaire de peau. Un midi, alors qu'elle mangeait en face de Paul, Clarisse lui a donné « *un petit coup de fourchette sur la main* ». Paul lui a fait la même chose en retour. Ils se sont donnés plusieurs mois durant ces petits coups, « *parfois pas petits du tout* », sur la peau. C'était devenu ce qu'ils qualifient eux-mêmes comme « *une sorte de rituel* ». L'activité leur est même devenue si familière que plusieurs fois ils l'ont même pratiqué en public. Un ami de Paul s'en est étonné. Ayant assisté à cette scène, cet ami et sa femme se sont déclarés « *inquiets* ». Cette inquiétude affichée a questionné Clarisse et Paul qui, pour la première fois, vont parler de « consultations ». Ils se ravisent cependant. Ce qui tournait déjà mal va complètement basculer avec la naissance de Jean, leur fils. Paul se sent de plus en plus mal. Concernant Clarisse, le diagnostic de dépression post-partum est transitoirement posé. Il s'agit alors sans doute davantage d'une décompensation limite. Ce qui va être déterminant dans leur histoire est qu'une nuit alors que Jean pleure et que Clarisse ne parvient pas à se lever, Paul la remplace. L'un et l'autre ne savent pas comment ils en sont arrivés là mais, quelques minutes plus tard, alors que Jean pleure toujours dans son lit, Paul est devant le berceau en train d'hurler sur l'enfant, l'insultant, lui intimant l'ordre de se taire, tapant contre les murs. C'est Clarisse qui fait sortir Paul de la chambre. Rien ne sera plus jamais comme avant, même si chacun essaie d'oublier. Les crises se font plus violentes. « *La fourchette a fini par faire très mal* », relate Clarisse qui perd beaucoup de poids les mois qui suivent cet événement. Le ton de la voix monte désormais de plus en plus. Les amis traînent désormais à répondre à des invitations à dîner toujours plus propices à des scènes. Dans ces moments, l'un et l'autre s'accordent pour dire qu'ils ne sont plus eux-mêmes, Clarisse et Paul, mais des êtres indéterminés dans leur identité et donc dans leurs contours. Ils forment « *une sorte de « on »* », déclare Paul. « On » hurle. Bien sûr, les voisins participent aux différends. Comment cela pourrait-il être autrement ? On dépose d'ailleurs parfois Jean chez les voisins lorsque cela va trop loin, puis on rentre chez soi et on continue à hurler. On se bouscule, parfois assez fortement. On pleure. On essaye de dormir et on retourne chercher Jean le matin chez les voisins, sans se parler car il n'y a plus rien à dire. Il faut seulement essayer de se retrouver soi-même. Si la scène est insupportable, quitter l'autre est pourtant impossible, notamment parce qu'à différents moments tout va très bien et puis l'un comme l'autre s'accorde sur deux points, même si c'est Clarisse qui les formule : « *on n'est pas prêt à se partager Jean. Et puis, il y a ce vide quand Paul n'est pas là. C'est terrible, je préfère ce qui*

se passe au vide ». A bien y réfléchir, Clarisse ou Paul se disent que ce qui se passe au cours des crises relève de quelque chose qui n'est pas tout à fait eux. C'est ce sentiment d'étrangeté qui les a conduit à consulter quelques jours après la scène survenue dans la chambre de Jean.

De l'étayage sexuel saturant à l'attachement négatif

Chez les Bordier, la rencontre a bien été constitutive de la construction d'une peau commune. Dès les premiers temps de la rencontre, le partenaire apporte surtout un bien-être en satisfaisant les besoins du corps de l'autre et de soi-même en retour. S'ils ne sont pas frustrés, les besoins du Moi paraissent moins comblés d'emblée. Comme souvent dans ces rencontres limites et à la mesure de ce que l'on peut également observer lorsque les défenses perverses narcissiques sont transitoirement neutralisées dans le champ des pathologies du narcissisme (Le Goff et Rexand-Galais, 2017), une liaison s'opère au niveau du sexuel. L'intensité de la rencontre a un effet saturant et donne un caractère secondaire tant aux besoins moïques qu'aux défaillances de contenance du Moi, notamment aux troubles de la distinction entre le dedans et le dehors. Chez des sujets souvent peu alimentés en fantasmes, la rencontre sexuelle vient transitoirement faire suppléance et l'acte permet la liquidation d'affects qui ne peuvent être contenus habituellement dans le fonctionnement limite. Dans notre clinique des états limites, ce temps d'illusion est toujours transitoire. Il est en effet dans l'ordre du sexuel d'inscrire à son programme l'entrée en scène de la déliaison. Il est d'ailleurs étonnant, lorsque l'on envisage la structure limite, qu'une illusion conjointe puisse se mettre en place et perdurer suffisamment de temps. Ceci engage des qualités spécifiques de l'objet autant que sa disponibilité, même transitoire, à occuper non pas primairement une fonction imaginaire pour l'autre mais davantage une fonction d'étayage de la sexualité au sens pulsionnel et « somato-psychique », « animico-corporel » fixé par ajouts à partir de l'édition de 1915 des *Trois essais sur la théorie sexuelle* : « *Pulsion est donc un des concepts de délimitation entre l'animique et le corporel* » (Freud, 1905 : 42-43). Inévitablement, l'ordre sexuel délié et les besoins du Moi refont donc progressivement entendre leur droit. Le destin du couple Bordier, comme celui de tout couple limite en phase d'illusion, est alors nécessairement un retour à l'aménagement limite. Pourquoi n'en reste-t-il donc pas là ? Pourquoi ne pas se séparer, quitte à ce que cela advienne dans la cadre d'une crise ? Les sujets limites, et Clarisse Bordier était familière de ce mode relationnel, donnent régulièrement à voir des rencontres sexuelles saturantes qui paraissent mettre en suspens transitoirement le fonctionnement avant qu'il ne se réinstaure rapidement. C'est là que surgit la seconde condition de mise en place du couple limite : « L'attachement au négatif » (Anzieu, 1990). L'expérience conjointe de l'attachement

négatif se manifeste alors. Il est clair que l'effet saturant du sexuel ne dure qu'un temps et que, sans doute, dès la mise en place de ce co-étayage somato-psychique, le Moi ne se retrouve pas pleinement dans cette organisation. Il est probable qu'il existe une endo-perception que l'objet est frustrant et potentiellement maltraitant ; perception acquise tant dans la rencontre sexuelle conçue en tant qu'acte que dans l'échange relationnel l'entourant. Pour les Bordier comme chez de nombreux couples limites, la condition d'attachement négatif est à appréhender du côté de la défaillance maternelle. Notre pratique nous apprend que, chez de nombreux couples limites de notre pratique, la question de la maternité (paternité) se pose d'ailleurs souvent dès les premiers temps de la rencontre : surgissement d'un désir d'enfant soudain alors que le couple ne se connaît que depuis quelques jours, angoisse d'être enceinte… La séquence rencontre-grossesse quasi instantanée-avortement est même loin d'être rare dès les toutes premières semaines suivant la rencontre. Elle fonctionne alors parfois comme un temps fondateur. La séquence opérante chez les Bordier est : rencontre-grossesse instantanée-dépression limite. Dès les premiers temps de sa grossesse, Clarisse se sent donc lâchée par Paul qui relate s'inquiéter alors de la compagne qu'il découvre en tant qu' « *objet décevant, frustrant, maltraitant* » (Anzieu, 1990 : 110). La retrouvaille avec l'objet originaire maltraitant s'opère. Le lien symbiotique adhésif se réactive. La loi de la contrainte de répétition remplace l'ordre sexuel de plus en plus défaillant à lier. La fragilité moïque reprend le dessus et le pare-excitation absorbe les enjeux psychiques, s'épaissit tout en encapsulant le Moi à travers ce travail répété. L'enferment mutuel dans un attachement négatif conjoint finit certainement de s'achever au moment de l'épisode décompensatoire nocturne de Paul qui vient mettre un terme pour Clarisse comme pour lui-même à toute illusion quant à sa capacité à étayer l'autre dans une situation de désaide.

Fonctions de la scène de ménage chez le couple limite

La surprenante pratique de la fourchette opérée par le couple Bordier est à entendre dans le contexte de ces mutations économiques. Elle est tout d'abord à la fois une contribution à la question de la projection des enjeux psychiques sur le pare-excitation, une tentative plus pulsionnelle que pensée pour percer le feuillet pare-excitant ainsi qu'une répétition selon le modèle du fort-da de l'attaque pulsionnelle conduisant à enfermer le Moi avant d'être une simple expression d'une agressivité déliée. Qu'elle satisfasse le sujet en même temps qu'elle soit une contrainte partagée se manifestent dans la continuité compulsive de la scène. Pour les Bordier, chaque jour contribue à ce que le Moi soit davantage encapsulé et, peu à peu au fur

et à mesure de cet isolement, se renforce la crainte que cela ne cesse, car il n'y aurait alors plus qu'un vide plus complet chaque jour.

La pratique de la fourchette conduite par les Bordier est une métaphore de la scène de ménage limite. Cette dernière se déroule bien dans « *des états, mal figurables en rêve, de vacillation des frontières du Moi et du Soi et perte de certains repères fondamentaux* » (Anzieu, 1986 b : 203). Elle a lieu sur fond d'angoisses de vide associées à la défaillance de l'objet interne, d'enferment, d'abandon, d'effondrement et au cours de périodes où sont projetées en périphérie des pulsions et des séquences fantasmatiques que le Moi parvient de moins en moins à lier ; d'où la violence portant notamment sur des objets qui permet à des défenses de plus en plus archaïques de s'actualiser. Au-delà de la haine apparente, les mots comme les brutalités viennent dire un impératif de survie autant qu'une tentative paradoxale désespérée de renouer et de se séparer de l'autre. Ils sont l'expression d'une carence élaborative partagée aliénante et signent la marque d'une souffrance commune qui enferme et sépare des autres.

Avec les couples limites, une pratique de la contenance dans l'espace de la rencontre psychothérapeutique ne peut avoir de sens. La demande de contenance n'a de sens qu'en dehors de l'espace thérapeutique. Une abstinence totale des violences voire des échanges verbaux préjudiciaux est d'ailleurs souvent facilement obtenue chez ces couples « à fleur de peau » qui n'en peuvent plus de se malmener. C'est une condition incontournable du travail. C'est à ce prix que la mise en danger limite, si fréquemment mise en danger de l'autre (membre du couple ou enfants de ce couple, comme les Clarisse et Paul Bordier l'avaient parfaitement saisi en éloignant leur enfant), peut notamment être écartée. En contrepartie, une fréquence élevée de consultations en début de thérapie, la pratique de séances longues, l'acceptation par le thérapeute d'un niveau élevé de tensions dans le cadre de la cure (il n'est pas rare d'entendre au moment où la thérapie rentre dans sa phase la plus favorable : « Il n'y a plus qu'ici que l'on se bat »), une activité interprétative d'une intensité concomitante, la prise en compte des apports techniques proposé par O. Kernberg à propos de la prise en charge individuelle borderline, notamment la priorisation de la communication non verbale et par le contre-transfert, la conceptualisation de l'agressivité, la prise en considération spécifiques des transferts négatifs autant que l'importance donnée dans l'interprétation au vécu au cours de la séance (Clarkin, Yeomans et Kernberg, 2006) adaptée à la situation de couple ainsi qu'une supervision permanente constituent des éléments incontournables de la psychothérapie.

De la scène de ménage limite à la scène de ménage « commune »

La lecture de la haine dans la scène de ménage à la lumière de la question limite et du travail du négatif permet donc de rééquilibrer le statut central qui avait été donnée à cette dernière par Didier Anzieu dans son exploration de la scène de ménage. Laisser la scène de ménage seulement du côté de la haine, et même si cela est bien évidemment parfois une vision pleinement justifiée, la laisser en l'état sans aller la chercher du côté du négatif aboutit en effet à lui retirer de son sens en l'assignant, quelles que fussent la clinique et la poétique convoquées, au seul registre du manifeste. Le couple limite en situation de scène de ménage donne bien à voir au-delà de la violence patente, non pas les marques de la haine mais celles d'une souffrance conjointe, d'une tentative de lutte à deux face à un processus de vide tragique et progressif qui active davantage l'angoisse de mort au sein d'un Moi, chaque jour davantage fragilisé, qui ne relève pas de l'appel au crime de celle ou de celui à la peau duquel l'on demeure si profondément attaché. De ce point de vue, la clinique du couple limite permet d'éclairer la clinique commune de la scène de ménage en détournant sa causalité vers des enjeux intrapsychiques. A l'encontre d'une logique explicative prônant bien souvent le défaut de communication et fixée dans le manifeste, elle en restitue les soubassements sexuels et objectaux. Elle permet de penser la scène commune au moins comme le fruit d'une vacillation identitaire nécessairement partagée, d'une carence moïque rendant la liaison défaillante et se répercutant dans la contenance à interpréter l'autre. La clinique du couple limite apporte également à la clinique des couples des principes transposables de prise en charge. Au cœur de la cure, c'est l'interprétation qui donne la contenance. C'est en dehors de la cure que la contenance se doit d'être convoquée ; et ce, même si la limite de la skènè et du proskènion sont parfois difficiles à tenir. En franchissant la porte, après avoir porté leur scène aux frontières de notre cabinet et échoué à contenir jusqu'au lieu de la cure, Clarisse et Paul Bordier ne souriaient-il pas ?

Bibliographie.

ANZIEU D. (1975). « Le transfert paradoxal », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 12, Paris : Gallimard, 49-72, repris in : Didier Anzieu (2007). *Psychanalyse des limites*. Paris : Dunod, 39-65.

ANZIEU D. (1985 a). *Le Moi-peau.* Paris : Dunod, 2ème édition, 1995.

ANZIEU D. (1985 b). « Illusion groupale », *Gruppo*, 1, 110-113.

ANZIEU D. (1986 a). « Introduction à l'étude des fonctions du Moi-peau dans le couple »,

Gruppo, 2, 75-81, repris in : Anzieu D. (1996). *Créer-Détruire*. Paris : Dunod, 2012, 245-249.

ANZIEU D. (1986 b). La scène de ménage. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 33, Paris : PUF, 201-209.

ANZIEU D. (1990). « L'attachement au négatif », in : Anzieu, D. *L'épiderme nomade et la peau psychique*. Paris : Apsygée, repris in : Anzieu D. (1996). *Créer-Détruire*. Paris : Dunod, 2012, 103-111.

BASTIEN D. & KALONJI-DITUNGA J. (2012). « Clinique de couple et états-limites : de la violence et de l'espace », *Cahiers de psychologie clinique*, 39, 2, 109-129.

BERGERET J. (2010). « Les états-limites en 2010. Soigne quoi ? », *Revue Française de Psychanalyse,* 2011/2, 75, 367-374.

CHAINE F. et GUELFI J.-F. (1999). « Etats limites », *Encyclopédie Méd Chir*, Psychiatrie, 37-395-A-10, Paris : Elsevier.

CLARKIN J.F., YEOMANS F.E. et KERNBERG O. F. (2006). *Psychotherapy for Borderline Personality : Focusing on Object Relations*. Washington, DC : American Psychiatric Press.

DUBOST M. (2012). Violences entre conjoints et thérapie en couple, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 58, 1, 49-63.

DUPRE LATOUR M. (2006). « La consultation conjugale II : Evolution de la demande, approfondissement de la théorie et transformation de la clinique », *Dialogue,* 174, 117-131.

ESTELLON V. (2014). *Les états limites*. Paris : PUF.

FLAHAULT F. (1987). *La scène de ménage*. Paris : Denoël.

FREUD S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : PUF, Quadrige, 2010.

GOFFMAN E. (1959). *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 1. La présentation de soi*. Paris : Editions de Minuit, 1974.

GREEN A. (1999). « Genèse et situation des états limites », in : ANDRE J. (dir.). *Les états limites*. Paris : PUF, 23-68.

KOHUT H. (1972). « Réflexions sur le narcissisme et la rage narcissique », *Revue Française de Psychanalyse*, XLVII, 4, 1978, 683-720.

LE GOFF J. et REXAND GALAIS F. (2017). « La perversion narcissique en institution psycho-gériatrique : enjeux psychothérapeutiques et cliniques », *Psychothérapies*, 1, 37, 45-53.

LITTRE E. (1873-77). *Dictionnaire de la Langue française*, Deuxième édition, Genève : Editions Farnot, 1976.

MORETTI J.C. (2001). *Théâtre et société en Grèce antique*. Paris : Livre de Poche, 2011.

PASSARD A. (2012). « Du vide interne au vide externe. Réflexions sociopsychologiques à propos des pathologies limites chez l'adolescent-jeune adulte », *Perspectives Psy*, 1, 51, 46-53.

REXAND GALAIS F. (2016). « Un cas de perversion dite « narcissique » dans son lien à la perversion sexuelle », in : Martin-Mattera P. (dir.), *Incidences intersubjectives de la perversion*. Paris : Eres.

SANSOT P .(1986). « Les scènes de ménage : une forme de culture populaire », Cahiers internationaux de sociologie, 81, 299-313.

SANSOT P. (1991). *Les gens de peu*. Paris : PUF.

SOMMANTICO M. (2008). « Ce que les « concepts-limites » d'Anzieu apportent à la clinique psychanalytique du couple et de la famille », *Le Divan familial*, 2, 21, 199-216.